

V.



Un dimanche, après avoir cherché dans la campagne un peu de solitude et avoir été chassé de partout par les promeneurs, Larry revint sombre et fatigué : la vue de la foule avait agi sur lui comme d'habitude. Cette joie, ces habits de fête, ce bruit avaient accru sa tristesse mécontente et lui avaient fait



comparer, avec plus d'amertume, sa situation à celle de tous.

En entrant dans la boutique de sa mère, dont les volets, à moitié fermés, ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux, il se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur le banc du comptoir et y demeura dans l'attitude du plus profond abattement. Lorsqu'il releva la tête, ses regards rencontrèrent la porte entrebâillée. Il aperçut, dans l'arrière-boutique, Louise, occupée à coudre près de la fenêtre. C'était une chose propre à l'étonner que de voir la jeune fille travailler un pareil jour; car, en province, et dans la classe de Louise, le repos du dimanche est, en général, rigoureusement observé. Antoine pensa qu'elle préparait quelque parure et que son innocente coquetterie avait, pour une fois, fait violence à sa dévotion.

Curieux de savoir ce qu'elle faisait, il se leva doucement et s'approcha de la porte entr'ouverte. Il put alors distinguer clairement le travail de la jeune fille. Elle détachait maille par maille, et très attentivement, le haut d'un vieux bas dont elle essayait de se faire des demi-gants. L'empressement contraint avec lequel elle terminait ce travail aurait suffisamment indiqué qu'un pressant besoin l'y poussait, quand même ses mains gercées par les engelures, et qu'elle réchauffait, par instans, de son haleine, ne l'eussent suffisamment prouvé.

Antoine resta long-temps à la même place, contemplant le tableau qu'il avait sous les yeux. Ce détail de la vie vulgaire qui peignait si éloquemment les privations de Louise, ce travail sans charmes et imposé par la nécessité un jour de repos, cette jeune fille



défaisant un vieux bas au fond d'une arrièreboutique humide et obscure, tout cela le saisit à la fois et le pénétra d'une inexprimable douleur. C'est rarement l'importance d'un fait, mais presque toujours les dispositions de notre esprit qui décident de l'impression produite. En toute autre occasion, Antoine eût peut-être remarqué à peine ce qui le frappa alors si cruellement; mais la vue de la foule endimanchée qui l'avait poursuivi tout le jour l'avait préparé à subir plus vivement ce contraste.

Une fois ébranlée ainsi, son imagination s'exalta : il pensa à toutes les souffrances secrètes qui devaient tourmenter Louise; il se rappela mille circonstances qui lui étaient échappées, mille mouvemens, mille tristesses dont il devinait enfin la cause. Jamais il n'avait compris aussi clairement sa pauvreté.

En effet, les grandes privations éveillent d'ordinaire chez nous un sentiment moins cuisant que les petites; on les prévoit, on s'y résout, on met une sorte de courageuse fierté à les supporter; mais les privations de détail ont quelque chose d'intolérable : le peu de valeur même de l'objet qui nous manque nous avertit plus durement de l'excès de notre indigence.

Antoine ressentit donc plus d'humiliation et de douleur qu'il n'en avait jamais éprouvé. L'aspect de cette enfant travaillant seule et triste, pendant que tous se livraient au plaisir, le navra. Il ne put supporter l'idée de son impuissance, tandis que les autres réussissaient à devenir des appuis utiles pour les femmes qu'ils avaient choisies. Ses dernières hésitations disparurent. Pris d'une sorte d'audace désespérée, il résolut de tout



faire pour changer sa situation et sortit sur-le-champ dans l'intention d'exécuter un projet dont il avait jusqu'alors repoussé la pensée.

Depuis l'affaire des Rosiers et sa conversation avec Randel, Antoine, comme nous l'avons déjà dit, s'était tenu dans une réserve soupçonneuse, vis à vis demaitre Pillet, et l'avait visité moins souvent. Celui-ci, qui suivait son plan, n'avait rien fait pour resserrer des relations qui semblaient plus près de se rompre chaque jour. Feignant de ne point remarquer le refroidissement de Larry, il avait seulement cessé de lui procurer des affaires, et sûr que la nécessité le ramènerait tôt ou tard, il s'était résigné à attendre. Bien des fois déjà Antoine avait songé à lui dévoiler sa position difficile; mais, outre l'embarras d'un aveu, il avait toujours été

retenu par une certaine défiance. Il n'avait point oublié ce que George lui avait dit de maitre Pillet; et, malgré son incrédulité apparente, il craignait de se faire l'obligé du vieil avocat.

Il fallait que l'impatience de sa position devint assez forte pour détruire toutes ses répugnances; ce fut précisément ce qui arriva.

Décidé à tout pour échapper à une gêne qu'il ne pouvait supporter plus long-temps, mais craignant que ses scrupules ne lui revinssent, Antoine ne voulut pas remettre à plus tard sa démarche près de M. Pillet. Il profita du mouvement de résolution instantané et presque fiévreux que lui avait inspiré la vue de Louise, et se rendit sur-le-champ chez son voisin.



Celui-ci reconnut, dès le premier coup d'œil, aux traits altérés d'Antoine, qu'il venait lui faire une demande. Il lança sur le jeune homme un sourire malicieux et vainqueur, et l'engagea à s'asseoir.

Mais, dès qu'il s'était trouvé en présence de M. Pillet, Larry avait senti s'évanouir tout son courage; il chercha vainement des mots pour expliquer le but de sa visite. L'avocat, qui eut pitié de son embarras, vint à son secours.

— Je vous vois peu depuis quelque temps, monsieur Larry, dit-il d'un ton bienveillant; êtes-vous plus occupé qu'autrefois?

— Je le suis moins que jamais, Monsieur, toutes mes journées se passent dans l'oisiveté et l'attente.

— J'avais cru que votre clientèle commençait à se former.

— Je l'avais cru aussi; mais depuis quatre mois tout se retire de moi.

— Depuis l'affaire des Rosiers? Je vous en avais averti.

— Il est vrai, Monsieur, mais j'avais besoin de cette leçon. Maintenant je sais qu'un avocat qui débute n'a point droit de faire son devoir; je tâcherai de ne plus l'oublier.

— Vous vous êtes fait une idée trop poétique de notre profession, mon jeune ami. Un avocat, voyez-vous, n'est, en définitive, qu'un honnête apothicaire qui tient boutique de drogues légales: bonnes ou mauvaises, il faut qu'il en vive, et, pour cela, il faut les ven-